

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } » » 14 » six mois.
 } » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul dépositaire pour la publication des annonces de MM. HAYAT, LAFFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

16 mai 1863.

D'après les dernières dépêches publiées par le *Moniteur*, la ville de Puebla ne tardera pas à être occupée par nos troupes, malgré les efforts désespérés des Mexicains.

Le *Courier des Etats-Unis* confirme ces nouvelles et ajoute que « par le steamer *Sheldrake*, parti de la Havane le 23 et arrivé hier dans la soirée, il a reçu de nouveaux avis de Puebla. A la date du 7, les Français étaient maîtres de la Plaza de Annas, de la cathédrale, transformée en forteresse, et des trois quarts de la ville, dont les Mexicains avaient barricadé les principales rues. Ce succès n'a coûté à nos troupes que 500 ou 600 tués ou blessés.

On calculait que les forces mexicaines s'élevaient à environ 25,000 hommes. Les vivres commençaient à manquer dans la place, et l'eau plus encore, les citernes étant épuisées.

Le général Forey avait placé sur la route de Mexico une force suffisante pour tenir le général Comonfort en échec.

Le *Morning-Post* déclare que les réponses de la Russie laissent la question polonaise au point où elle en était auparavant. Les concessions de la Russie qui seraient suffisantes pour les puissances ne le seraient point pour la Pologne. La menace de recourir à des mesures désespérées après le 13 mai a produit sur la Pologne tout aussi peu d'effet qu'en avait produit l'amnistie.

On assure, à Berlin, que l'ambassadeur d'Angleterre vient de demander au Cabinet prussien des explications sur les faits qui se sont produits à Ironoclow, lors de la réception de détachements russes battus et poursuivis par les insurgés.

S'il faut en croire le *Czas*, la désertion dans l'armée russe irait en augmentant; 130 cadets de Saint-Petersbourg, et 20 élèves de l'école du génie militaire seraient passés aux insurgés. L'armée russe serait profondément démoralisée, et l'on croit que l'apparition d'un secours étranger augmenterait encore les désertions.

Un ukase impérial prescrit l'appel immédiat, sous les drapeaux des officiers de l'armée active qui étaient en congé illimité. Il est défendu d'accorder de nouveaux congés dans l'armée russe.

Un décret russe soumet les femmes aux lois de la guerre.

Le *Nadvoislavin*, de Wilna, du 10 mai, publie une proclamation du comité directeur des provinces de Lithuanie. C'est le premier document qui émane de ce comité, qui prend pour titre : « Gouvernement national, comité directeur des provinces de Lithuanie. »

La proclamation se termine ainsi : « En réponse au manifeste et à l'ukase du czar, le comité directeur des provinces de Lithuanie et des Ruthènes publie ce qui suit : « La lutte nationale durera sur tous les points de la Lithuanie et de la Ruthènes tant qu'on n'en aura pas expulsé le dernier soldat moscovite ou tant que » battra encore un seul cœur généreux. »

On écrit de Kowno, à la date du 8 mai, que l'insurrection polonaise continue à s'étendre en Lithuanie et en Samogitie; elle se montre dans ce dernier pays avec un caractère particulièrement religieux.

Le *Czas* annonce qu'il a reçu de Varsovie une nouvelle dont la gravité ne l'empêche pas d'affirmer l'authenticité. Il s'agirait d'une entrevue qui aurait eu lieu à Berlin entre le général Minkwitz, chef d'état-major de l'armée russe qui occupe une partie de la Pologne, et le roi de Prusse. A la suite du conseil militaire tenu à Posen, où le général russe s'est aussi rendu, il aurait été décidé qu'on enverrait immédiatement le 3^e corps d'armée prussienne sur la frontière polonaise.

Le *Czas* qui se dit bien renseigné prétend que le gouvernement prussien est disposé à intervenir en Pologne et à prêter main forte aux Russes.

Il est difficile d'admettre la possibilité d'une semblable intervention surtout à cause des conséquences graves qu'elle aurait inévitablement pour la Prusse.

Le *Times* annonce que la conférence pour les affaires de Grèce sera ouverte

dans quelques jours à Londres. Quand la conférence aura formellement sanctionné le changement survenu en Grèce, la députation grecque, qui se trouve à Copenhague, offrira la couronne au prince Guillaume, qui sera solennellement proclamé roi de Grèce avec le consentement de l'Europe.

On assure qu'un certain nombre d'hommes politiques des Etats-Unis, les uns appartenant au Nord, les autres au Sud, se trouveront réunis dans la première quinzaine du mois prochain.

Cette réunion ne serait pas tout à fait fortuite; il ne serait pas impossible que ces hommes d'Etat formassent une conférence, et l'on tâcherait de trouver les moyens de ramener la paix en Amérique.

J. REBOUX.

Moniteur du 15 mai.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

Le ministre de la marine et des colonies a reçu de M. le vice-amiral Jurien de la Gravière des dépêches datées de la Vera-Cruz, 16 avril. A cette date l'état sanitaire continuait à être excellent. Tous les bâtiments qui avaient concouru au transport des renforts envoyés en février avaient repris la route de France. Deux des vaisseaux, le *Turquoise* et le *Fontenoy*, sont déjà arrivés à Brest après de très-courtes traversées. La *Cérès*, partie de Toulon le 23 mars, avait passé à la Martinique, où elle avait pu prendre à bord des munitions pour le corps expéditionnaire. L'*Yonne*, venant de la Vera-Cruz, avait également touché dans cette colonie pour y déposer un certain nombre de prisonniers mexicains. Sur la côte du Mexique, nos canonnières occupaient toujours les rivières d'Alvarado, de Gozacoalcos et de Carmen.

L'amiral Bosse n'était pas encore arrivé; mais le paquebot l'a rencontré sur le banc de Campêche; il a dû mouiller à Sacrificios du 21 au 22 avril.

Ainsi que cela avait été annoncé par le dernier courrier, la place de Puebla a été investie le 18 mars, et le 23 la tranchée a été ouverte devant le fort de San Xavier, à 650 mètres des ouvrages (1).

(1) Du 23 au 29, les opérations du siège ont été conduites régulièrement jusqu'à 50 mètres du saillant du bastion d'attaque.

Le 29 mars, toutes les dispositions étant prises et l'artillerie ayant éteint le feu des batteries, l'assaut a été donné avec une vigueur et un entrain admirables au fort de San Xavier, qui a été enlevé rapidement et est resté entre nos mains malgré une résistance vigoureuse.

Dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril, on s'est rendu maître de l'îlot de maisons dans lequel se trouve le couvent de Guadalupe, et, le lendemain, de tous les îlots de maisons situés le long de la promenade jusqu'à l'ouvrage de Morelos sur la droite, ainsi que de plusieurs îlots au-delà du couvent de Guadalupe, dans la direction de la grande place centrale de la ville.

On continuait à cheminer ainsi sans grandes pertes, au moyen de tranchées par lesquelles on reliait les îlots entre eux; on y pénétrait en faisant sauter des pans de murailles.

Au départ du courrier, le 3 avril, on se disposait à enlever la cathédrale, point culminant de la ville, et on ne pensait pas que les opérations du siège dussent se continuer longtemps.

A cette date, il existait encore 2 millions de cartouches à Puebla et 6 millions à Vera-Cruz, dont on s'occupait d'expédier la majeure partie. Sur 36,000 coups composant l'approvisionnement de l'artillerie, 4,000 seulement avaient été tirés, et de nouvelles munitions, apportées par les vaisseaux venus de France avec le corps de réserve, étaient déjà sur la route d'Orizaba, échelonnées en trois convois, qui ont dû arriver sous les murs de Puebla dans le courant d'avril. Un quatrième convoi, formé de quatre pièces rayées, approvisionnées à 200 coups chacune, a dû parvenir à Puebla le 1^{er} mai.

Enfin le gouverneur de la Martinique, le 30 avril, a fait charger 300 barils de poudre à bord du transport la *Cérès* se rendant à Vera-Cruz avec un chargement important de munitions d'artillerie.

Les approvisionnements en munitions sont donc largement assurés pour tout le temps que pourront durer les opérations.

Le corps expéditionnaire n'est pas moins abondamment approvisionné en vivres. Non-seulement l'administration a pourvu largement à tous les besoins, mais le pays fournit encore en abondance tous les vivres frais nécessaires à la subsistance de l'armée.

Les travaux du chemin de fer, un instant suspendus par suite de l'attaque du 31 mars, ont été promptement repris et les ateliers réorganisés; aujourd'hui, ils sont en pleine activité; la confiance et la sécurité régner partout.

L'état sanitaire est excellent, non-seulement sur les hauts plateaux dans le corps expéditionnaire, mais même à Vera-Cruz où à la date du 17 avril pas un seul cas de fièvre jaune n'avait encore été observé.

Les succès que nous avons obtenus à Puebla ont été malheureusement achetés par des pertes sensibles, puisqu'ils nous ont coûté 5 officiers tués, parmi lesquels le général Vernhet de Laumière, commandant l'artillerie, 30 officiers blessés, 56 soldats tués et 443 blessés (sous-officiers et soldats) dont 250 seulement sont entrés aux ambulances.

Nous lisons dans le *Pays* :

« De nombreux journaux étrangers se sont occupés d'une note confidentielle qui aurait été remise, par les ambassadeurs de Russie, aux ministres des affaires étrangères de France et d'Angleterre, en même temps que les réponses du prince Gortschakoff aux dépêches de ces deux ministres, et que la Russie aurait évité de communiquer au cabinet de Vienne.

Le bruit de l'existence de cette note a donné lieu à beaucoup de commentaires. Nous croyons pouvoir y couper court en déclarant qu'il n'a été remis aux ministres des affaires étrangères de France et d'Angleterre, ni une note confidentielle quelconque, ni un *factum* du gouvernement russe, dont on a parlé aussi et qui présenterait le tableau des réformes et des améliorations introduites dans le régime soit de l'empire, soit de la Pologne, depuis l'avènement de l'Empereur Alexandre. En un mot, aucune autre communication n'accompagnait celle qui a été faite à M. Droyun de Luhy et à lord John Russell, des réponses officielles du prince Gortschakoff. — (E. Villars).

On écrit de Varsovie, 8 mai :

« Les journaux russes sont d'une violence inouïe contre les Polonais et ceux qui les protègent; le gouvernement, l'administration, l'armée, semblent depuis quelque temps pris de vertige. Il en résulte pour les gouverneurs et les officiers une situation des plus pénibles, leur zèle ne paraissant jamais à la hauteur des colères moscovites. Le *Sankpeterburisk-Wadmirski* du 2 mai contient à ce sujet un rapport officiel du colonel Alhazon qui mérite d'être signalé et auquel on ne voudrait pas croire si on ne l'avait pas sous les yeux. Craignant sans doute d'être disgracié ou puni pour n'avoir pas exterminé tous les insurgés comme il en avait

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 17 MAI 1863.

— N° 21. —

BERTHE.

XVIII. (Suite).

En rentrant ce soir-là, Berthe se sentait le cœur merveilleusement allégé et rasséréné. « C'est à Ducrozet que je le dois, se dit-elle avec sa franchise ordinaire. Il m'amène à m'opancher, à réfléchir sur des objets qui on sont dignes, à me souvenir de ma pauvre Anna. Il a beaucoup gagné depuis Bordeaux, on peut-être lui accorde-t-il plus d'attention. »

Puis elle écrivit à Anna du fond du cœur, comme elle ne le faisait que pour cette sœur-là toute seule. Elle se la figurait jouissant, dans son modeste ménage, d'un bonheur pour ainsi dire pastoral. A l'exemple de ceux qui n'ont jamais été en lutte avec les réalités matérielles de la vie, et qui disent, comme cette reine de France :

« Les pauvres n'ont pas de pain, qu'ils mangent du gâteau ! » elle se faisait des images charmantes de la paisible félicité d'Anna, et elle la priait instamment de lui écrire avec de longs détails ses joies

domestiques, conjugales et maternelles. Elle ne parla pas de cette lettre à Eugénie, sachant bien que le souvenir d'Anna lui était pénible.

Peu à peu et tout naturellement, Achille acquit sur Berthe l'influence qu'elle avait longtemps exercée sur lui. Ce n'étaient en apparence que des bagatelles; mais les fleurs puisent la vie dans de petites fibres déliées. Il la détermina à reprendre l'étude régulière de la musique.

« C'est là du moins une occupation, lui dit-il, et elle vous offre ce double attrait des difficultés à vaincre et des jouissances indicibles que votre jeu procure à autrui. »

« J'essaierai, » répondit-elle.

Mais il lui en coûtait énormément. A la musique se rattachaient ses plus chers et ses plus tristes souvenirs. Les accords de son piano évoquaient, comme une formule magique, l'image de Cyrille. Chaque parole, chaque regard, chaque geste de l'homme qu'elle avait tant aimé, toutes les souffrances et toutes les délices d'autrefois, tous les tableaux à demi effacés d'un bonheur depuis longtemps évanoui, revenaient l'assaillir et la plonger dans une extase qui était tour à tour une volupté et un supplice. Elle avait donc beaucoup négligé la musique dans ces dernières années, et si parfois elle avait joué pour d'autres, elle ne l'avait jamais fait pour elle-même avec un véritable plaisir. Les heures du soir si agréablement remplies autrefois par son piano, ces heures où elle trouvait dans son commerce avec le génie de l'harmonie un dédommagement à sa solitude au milieu des hommes, étaient maintenant vides et muettes.

Mais n'est-ce pas une lâcheté d'avoir si grand-peur de ces souvenirs ? se deman-

da-t-elle en réfléchissant au conseil d'Achille. Il faut qu'aujourd'hui j'entre dans la lice contre ces fantômes du passé et que nous voyions qui sera le plus fort : leur pouvoir ou ma volonté. »

Elle se mit au piano, et, comme toujours durant le premier quart d'heure, il lui sembla se plonger dans un bain tiède et vivifiant, respirer à longs traits l'air frais des montagnes. Mais, à peine fortifié et ranimé ainsi, l'esprit prenait son essor, abandonnait le fil de la composition qu'exécutait la marquise et se repandait en libres improvisations, jusqu'à ce que, au bout d'un second quart d'heure, il n'eût plus même besoin du secours des doigts. Alors les sons mouraient peu à peu; Berthe se renversait sur sa chaise, les bras croisés, la tête inclinée, l'air pensif et rêveur, et quand elle revenait à elle après un laps de temps — des heures ou des minutes — dont elle n'avait pas conscience; quand elle se rappelait son piano, c'était pour le fermer avec cette réflexion, moitié triste, moitié amère, qu'il lui était désormais insuffisant.

Mais, ce soir-là, une clarté subite vint traverser sa rêverie. Une voix intérieure lui cria de se réveiller, de lutter. « Berthe, ce ne sont point tes doigts, c'est ta volonté que tu exerces. Et ne pas savoir la maîtriser est toujours une honte. » Elle tressaillit, regarda la pendule et dit tout haut d'un ton résolu : « Quand onze heures sonneront, tu le mettras sérieusement et laborieusement à la musique, Berthe ! Sans cela, tu serais vraiment par trop pitoyable. »

Et elle le fit. Elle joua une heure et demie durant, avec de si violents efforts que son front brûlait et que ses nerfs s'agitaient convulsivement. Mais elle joua,

et quand elle quitta le piano, épuisée, hors d'haleine, elle dit tristement : « O Cyrille ! vois-tu bien comme je sais lutter contre toi ? » Cependant elle sentait que cette lutte lui faisait dominer la douleur, mais n'en était pas un oubli stupide.

Achille lui dit le lendemain qu'il avait été heureux de l'entendre jouer jusqu'au-delà de minuit. Elle ne répondit que par un sourire mélancolique. Néanmoins, elle continua; chaque nuit, ses admirables accords retentissaient majestueusement, et Achille, en rentrant des soirées, exténué d'ennui, les écoutait avec délice en se promenant sur la terrasse.

Un matin la comtesse dit à Berthe, avec un dépit mal déguisé sous un air de plaisanterie :

« J'ai vu hier ton fidèle écuyer faisant la veille des armes; il peut donc s'attendre à recevoir bientôt l'accolade ? »

« Qui sert les dames est le chevalier ! répliqua Berthe avec flegme.

« En cela seul consiste le caractère chevaleresque, et nous le possédons par la grâce de Dieu, ajouta le comte. Sa femme lui adressa, quand ils furent seuls, de vifs reproches sur sa faiblesse envers la marquise et la légèreté avec laquelle il envisageait la perspective d'une mésalliance. Il ne fit qu'en rire.

« Les personnes comme des types d'ambalite, d'autres comme de divertissantes caricatures ou de remarquables originaux; si bien qu'elle déclara vouloir faire la connaissance de ces êtres si amusants.

« Mais il vous faudra les étudier, lui dit Achille : leurs singularités ne sautent pas aux yeux de prime abord.

« Tant mieux ! je trouverai ainsi dans le monde un amusement véritable, dont je ne me lasserai pas tout de suite. Je vais essayer de suivre les plaisirs du carnaval; je débute dès ce soir au bal du préfet. »

Eugénie fut très-contente de la résolution de Berthe. Elle croyait y voir une sorte de rupture avec Achille; car l'un allait à Paris, et l'autre dans le monde. On pouvait fonder de l'espoir sur cette séparation. Quelques jeunes gens lui plaisaient tant d'ailleurs qu'elle ne doutait point qu'ils ne pussent rivaliser avec Ducrozet auprès de la marquise. « Et une fois son attention partagée, concluait Eugénie, l'intérêt que cet homme lui inspire s'évanouira bientôt complètement, tandis qu'il est toujours dangereux de n'avoir qu'un seul objet auquel s'intéresse parce qu'alors on s'en occupe d'une façon exclusive. »

Berthe parut au bal. Achille s'y était rendu de bonne heure pour la voir entrer, et il l'avait annoncée d'avance. Cette nouvelle avait fait sensation. On s'épuisait en conjectures : la marquise avait-elle été malade ? Venait-elle de faire un héritage ? Avait-elle reçu une robe de Paris ? ou bien était-elle fort capricieuse ? Ducrozet, interrogé sur le motif de cette résolution soudaine, l'expliqua, sous le sceau du secret, par un héritage colossal, et s'amusa beaucoup de l'effet que cette nouvelle pro-